

Le Point 14 mars 2019 Entretien avec François Ruffin :

Electrique. Le député LFI, auteur d'un livre consacré au chef de l'Etat, «Ce pays que tu ne connais pas », se pose en « animal anti identitaire ».
PROPOS RECUEILLIS PAR SAÏD MAHRANE

Que ce fut tendu ! Mais que ce fut instructif ! Il y a décidément du bon à parler avec un idéologue libre et non sectaire, qui vit intensément la politique —jusqu'à honnir le président— et qui voit en elle le moyen de soulager ses peines et, au passage, celles des autres. Il y a quelques jours, on a consacré un article, paru sur le site du *Point*, à «Ce pays que tu ne connais pas » (Les Arènes), l'essai de François Ruffin consacré à Emmanuel Macron. Un livre fort intéressant, un vrai livre politique comme on n'en fait plus. Ruffin réhabilite un genre, frontal et excessif, mais ce n'est rien d'autre que de la politique, celle d'avant les spin doctors et les plateaux télé où, nous dit-on, il faut absolument garder son calme. Ruffin a perdu le sien, de calme, lorsqu'on l'a rencontré. Car dans cet article on s'est interrogé sur la récurrence de passages consacrés à Macron et à la banque Rothschild, au moment où des gilets jaunes associent le nom de cette banque aux pires fantasmes et après que Ruffin lui-même a rendu hommage à Etienne Chouard, théoricien un temps proche d'Alain Soral... Entretien □

Le Point: A la lecture de votre livre, on a été troublé non par la virulence avec laquelle vous attaquez Emmanuel Macron, mais par les multiples références à son passage chez Rothschild, comme s'il devait tout à cette banque. Vous écrivez, par exemple: «Les "gens" de la commission Attali et de la banque Rothschild? Les "gens" qui vous ont fabriqué et que vous servez? Seuls eux existent, pour vous. Les autres, de "gens", les millions de Marie [une gilet jaune, NDLR] et compagnie n'ont servi, au mieux, que de décor à votre vie, de figurants, jamais au premier plan.»

François Ruffin: Quelle est ma lecture du monde, depuis deux décennies? C'est un regard de classes. Les riches contre les pauvres, le capital contre le travail, les actionnaires contre les salariés. On peut dire que c'est binaire, archaïque, manichéen, simpliste, mais qu'on ne me retire pas ça: ma cohérence. Les classes dominant tellement, dans mon analyse, que j'évacue toutes les appartenances religieuses, ethniques. Ça fait vingt ans que j'écris, que je parle, et je vous verse la totalité de mes droits d'auteur si vous trouvez une phrase antisémite! Qui j'avais dans le

collimateur pour mon premier documentaire? Bernard Arnault, patron catholique du Nord. Quand je l'attaque, on ne m'accuse pas d'être contre les catholiques ! C'est le patron que je vise. Ma cible, aujourd'hui, c'est Emmanuel Macron, grandi dans un lycée jésuite, qui a choisi de se faire baptiser à l'âge adulte. Dans ses réseaux, je mentionne Michel Pébereau, Bernard Arnault, Vincent Bolloré, des patrons catholiques, et surtout le collègue des Bernardins, qui mêle le catholicisme au capitalisme. Mais peu importe, pour moi, qu'un homme se rende à la mosquée, à l'église, au temple, à la synagogue, je défendrai l'homme. Et chez un banquier catholique, juif, musulman ou protestant, domine pour moi le banquier. Je ne vois pas la religion.

Vous saviez cependant qu'il pouvait y avoir ambiguïté, sinon pourquoi avoir voulu clarifier: «Votre nom est apparu dans la campagne de François Hollande, associé à une banque: Rothschild. La synagogue, l'église ou le temple, je m'en fiche bien. Les protestants de JP Morgan, dans votre CV, m'auraient fait le même effet. Banquier, banquier d'affaires, ça me suffisait »?

Je devinais les accusations à venir, je préférais les prévenir. Mais j'ai le droit d'écrire «Rothschild», comme j'écris «Pébereau». Dans les archives de *Fakir*, vous verrez que je pointe BNP-Paribas comme le véritable ministère, occulte, de l'Economie, et à sa tête le catholique Michel Pébereau. Mais, encore une fois, je me fiche bien de sa croyance. Alors quoi? On doit s'interdire d'écrire « Rothschild » ?

Vous avancez l'argument de la lutte de classes, mais vous n'ignorez pas que, pour expliquer une relégation sociale, elle s'est parfois accompagnée de la désignation de boucs émissaires qui peuvent avoir le visage du juif, de l'Arabe ou, ailleurs, du Polonais...

La lutte des classes, au contraire, dans l'Histoire, de Marx à Jaurès, vient dire : votre identité, c'est d'abord « ouvriers », voilà votre ciment, et peu importe que vous soyez italiens, polonais, arabes... Ne cherchez pas des adversaires parmi vos frères ! Regardez au-dessus de vous! Regardez les maîtres de l'argent ! Ça fait vingt ans que, par chez moi, je me bagarre contre l'extrême droite. *Fakir* fut d'ailleurs lancé lors d'une fête, Picardie citoyenne, qui protestait contre l'alliance, à la région, de la droite et du Front national. Lors de ma campagne, je disais : « Notre coin a un fond rouge, mais il s'est mis dessus une couche de brin. [« Brin », qui veut dire merde en picard, est aussi la couleur du FN]. Moi, mon travail, c'est de chasser la couche de brin. » Et tous les jours, dans ma circo, je le répète : l'adversaire, c'est pas le réfugié, pas l'assisté, pas l'immigré, mais l'actionnaire. Est-ce que vous m'entendez, même sur la politique

israélienne, faire des déclarations antisionistes ? On peut me le reprocher, d'ailleurs, je ne m'implique guère dans ces débats, je suis favorable à la solution des deux Etats, mais je ne me sens pas trop compétent pour aller plus loin. J'ai toujours considéré qu'il y avait assez de journalistes au Monde diplomatique (dont je suis proche), assez de spécialistes à gauche sur ce terrain, et qu'il y avait en revanche moins d'experts sur la Picardie ! A chacun sa spécialité.

Ces ambiguïtés arrivent après l'affaire Etienne Chouard, ce théoricien un temps proche d'Alain Soral, auquel vous avez rendu hommage.

Pour Chouard, c'est sans doute une erreur sur le plan de l'humanité.

C'est-à-dire?

J'ai un côté Mgr Myriel dans «Les misérables». Vous savez, quand Jean Valjean rentre du bagne, personne n'accepte de lui vendre un bout de pain, de lui louer une chambre. Il est exclu, encore banni après le bagne. Si Jean Valjean fait le bien ensuite, c'est parce que Mgr Myriel lui a tendu la main. J'avais publié un papier très dur sur Chouard, il y a quelques années, d'abord sur son idéal d'une «vraie démocratie». Pour moi, dans l'Histoire, la démocratie est toujours imparfaite, et elle le sera toujours. Je regarde le suffrage universel comme un progrès, lui comme une tromperie. On avait, on a toujours mille désaccords, mais le principal, c'était Alain Soral, je lui disais : « C'est un fasciste, un idéologue. » Après ça, Chouard a rompu avec lui, n'est pas passé sur sa chaîne YouTube depuis quatre ans. Combien de temps doit durer la mise au ban, alors ? Je déteste qu'on fabrique des parias : vous savez, cette exclusion, ça produit des psychologies malades. Le souci, c'est que, au-delà de Chouard, de ses propos, de sa confusion, dans ses débats grouillent des groupuscules d'extrême droite qui en font un point d'appui, un lieu de recrutement.

Vous ne l'aviez pas vu au départ?

Non. Je n'avais pas vu combien il pouvait servir de passerelle.

Pourquoi, à gauche, la question ethnique a-t-elle été à ce point mise au centre des revendications au détriment des préoccupations sociales?

Moi, jamais ! Jamais, jamais, jamais ! Je n'ai jamais raisonné comme ça. Vous avez en face de vous l'animal le plus anti-identitaire. Je ne vois même pas les identités. Et c'est d'ailleurs peut-être une limite intellectuelle, ou un problème, dans une époque qui est attentive à ce genre d'appartenances.

Pour revenir à votre livre, on a l'impression qu'il y a un bon et un mauvais mépris de classe. Vous avez des passages sur le physique de Macron, sur ses limites littéraires, qui rappellent les critiques de certaines élites vis-à-vis des classes populaires, sans dents et analphabètes...

Si Macron ne se prétendait pas être un « intellectuel en politique », et si mille journalistes ne l'applaudissaient pas, je ne me moquerais pas de sa nullité littéraire ! Mais là, il faut bien démasquer le vide de son œuvre, son imposture intellectuelle. Quant à son portrait, je dis quoi ? Qu'il est trop beau!

C'est le livre de qui? Du député, du journaliste, de l'écrivain?

D'un écrivain, j'espère. Je me veux avant tout écrivain, j'ai une quinzaine d'ouvrages derrière moi, deux films, je suis un artiste en politique. Et avec « Ce pays que tu ne connais pas », pareil. Mon but, c'est de faire le meilleur livre possible, sans autocensure, sans la langue insipide et consensuelle des élus... Je ne fais pas un livre utilitariste pour gagner 3% des voix, ça me les fera même perdre, je m'en fous, du moment que c'est un bon livre. Et c'est un bon livre. A la fin, c'est ça, chez moi, qui doit être jugé : l'artiste.

Macron, lui aussi, se vit en artiste...

Sans œuvre ! Sans la moindre œuvre. Zéro. Nada. C'est pour ça, quand on me parle de jalousie, je rigole : qu'a-t-il produit ? Rien. Il en est incapable. Ses rêves de jeunesse, adolescents, d'écriture, il les a abandonnés, trahis. Je le plains.

Vous vous flattez de rencontrer des vraies gens, ce qui, en général, est le propre de ceux qui n'en ont pas rencontré avant longtemps...

C'est vrai. Je le dis. Jusqu'au lancement de *Fakir*, j'ai vécu à l'abri du monde. Puis j'ai plongé.

Qu'est-ce qui vous a empêché de les voir? Les grilles de La Providence, cet établissement privé d'Amiens où, comme Macron, vous avez été scolarisé?

Une immense timidité sociale, je pense, une absence de confiance, un enfermement de classe.

Vous en voulez à Macron d'avoir des facilités, quand vous vous prenez parfois pour «une merde»... On s'éloigne de la politique, non?

Je ne lui en veux pas, pas du tout. Simplement, d'avoir été applaudi depuis son enfance, célébré comme un génie, de n'avoir jamais ressenti la

médiocrité, ça lui a fait manquer un truc : l'empathie. Voir en l'autre, dans le fragile, dans le pauvre, son semblable. Et c'est extrêmement politique, la façon dont on regarde les autres, la psychosociologie qui forge ce regard.

Vous dites oligarchie, quand d'autres disent encore «élites» ou «bourgeoisie». Pourquoi?

Peu importe, je ne veux pas me lancer dans une bataille de mots. Mais, chez les dirigeants, un cap a été franchi. Ils se sont détachés du sol commun. Les 500 premières fortunes ont vu leur patrimoine multiplié par sept en vingt ans. Ils sont dans un décrochage économique. Un décrochage géographique, ils n'habitent plus parmi nous, ils ont leurs quartiers réservés, achètent en Norvège pour échapper au réchauffement climatique. Un décrochage fiscal, puisqu'ils ne veulent plus payer leurs impôts, ils optimisent, ils panamisent. Un décrochage moral, car ils n'affrontent pas les conséquences de leurs actes. Je ne préconise aucune violence, je dis juste qu'il faut les ramener sur le sol commun, dans la démocratie.

Ne peut-on être riche et vertueux?

Ça arrive... C'est Gabin qui dit, dans « Le président » : « Il y a des patrons de gauche, mais c'est comme les poissons volants : ça ne constitue pas la majorité de l'espèce. » La vertu n'est pas innée, elle s'acquiert. Il faut parfois des lois, une police, une justice, pour rendre les hommes vertueux.

Votre problème n'est-il pas la richesse tout simplement?

Je suis animé d'un désir d'égalité.

Parmi ces gens modestes que vous côtoyez, certains aspirent noblement à devenir riches...

Sans doute que plein de gens se rêvent footballeur professionnel, chanteur à succès, multimillionnaire... C'est la représentation quotidienne de la réussite, dans les médias. Comment ça n'aurait pas d'effet sur les esprits ? Mais je viens porter, représenter autre chose: des hommes et des femmes, et ils existent, et elles existent, par millions, qui souhaitent juste vivre décemment, vous savez, la « décence commune » chère à Orwell, qu'on puisse se soigner, éduquer ses enfants, manger comme il faut, partir en vacances. Travailler dignement, vivre décemment.

Vous avez raison, mais la richesse n'est pas toujours un gros mot chez les gens qui n'ont rien, le riche n'est pas forcément un ennemi...

Il y a des adversaires de classe, mais pas des ennemis. Je fais mien ce mot d'Hervé Kempf : « Consommer moins, répartir mieux. » Répartir mieux, c'est le volet « rouge », consommer moins, le « vert ». Mais ce sont les riches, évidemment, qui doivent montrer l'exemple et consommer moins les premiers.

C'est quoi pour vous, la république?

Républicain, je le suis tellement, ça va pour moi de soi. Ma tradition, c'est la Révolution française, la Commune, le Front populaire, le Conseil national de la résistance, Mai 68 et jusqu'à mai 1981. Je suis d'une gauche assez classique sur le fond, mais avec une forme libertaire.

Faut-il un leader charismatique pour porter cet héritage?

Oui, il faut des leaders charismatiques. La politique se fait, évidemment, et depuis toujours, avec des personnalités, des porte-parole, mais il faut une incarnation plurielle. Pourquoi la Révolution française est-elle si belle ? Parce qu'il n'y a pas un homme. Je fais miens Mirabeau, Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, Condorcet... Le problème de notre république, aujourd'hui, est qu'il y a un homme, un seul, au-dessus, que la politique tourne autour de lui comme autour d'un astre, que ses caprices deviennent des lois. C'est la définition que donnait Montesquieu du despotisme. Il faut en finir avec le président-soleil!

Est-ce que votre propension à vous mettre en scène et à songer à votre postérité n'altère pas vos engagements au service de l'autre?

Les artistes, ou les politiques, qui disent : « Moi, je n'ai pas d'ego », ce sont des menteurs. Je me regarde en face: j'ai un ego, j'ai de l'orgueil, j'ai une ambition. La question, c'est: au service de quoi, de qui vous mettez votre ego? Mon ambition est buissonnière, elle s'éloigne des sentiers battus. On m'a dit: « Ah, vous placez la barre haut! Comme écrivains politiques, il y a eu Mitterrand, il y a eu de Gaulle », mais je ne les ai qu'à peine lus, moi. Ma référence, ça serait plutôt Jules Vallès, un homme, un écrivain, mêlé à des événements politiques et qui jamais n'a oublié son camp : celui des humbles □